

KEN JAWOROWSKI

SMALL TOWN
SINS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Première édition publiée en anglais (États-Unis)
sous le titre original *Small Town Sins*
par Henry Holt & Company, Macmillan, New York

Publié en français avec l'accord de Sterling Lord Literistic, Inc.
et de l'Agence Eliane Benisti
© 2023 by Ken Jaworowski

ISBN 978-2-02-157500-2

© Éditions du Seuil, avril 2026, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Michele, Hope et Troy. Tout mon amour.

NATHAN

L'essentiel de ma vie s'est joué un soir d'été, l'année de mes dix-sept ans. Tout part de là, comme dans ce jeu d'enfant où l'on doit relier les points entre eux : on commence ici, on trace un trait, puis un autre, puis un autre. Tôt ou tard, une image apparaît.

Je venais tout juste de terminer ma classe de première et je me demandais comment j'allais pouvoir me tirer de Locksburg, un patelin au centre de la Pennsylvanie que je voulais fuir depuis que j'étais en âge d'écorcher son nom. La fac était une solution. Les marines, une autre, moins coûteuse. Les deux feraient l'affaire, du moment qu'elles m'arrachaient à cet endroit.

Je m'entendais bien avec mes camarades de classe, mais je n'avais pas de vrais amis. Et pas parce que je me comportais mal. Au contraire : j'étais le fils unique d'un père diacre et d'une mère handicapée à la voix douce, qui s'occupaient d'une petite église trop pauvre pour avoir un prêtre à plein temps. Quand je ne faisais pas mes devoirs ou le ménage à la maison, j'étais à Saint-Stanislaus pour décoller la cire fondue des candélabres

ou jointoyer les fissures que les rudes hivers creusaient dans la pierre.

Un samedi soir, je rentrais de l'église à pied, tête baissée, mains dans les poches, lorsque, tournant au coin de la rue, j'ai vu à dix mètres de moi Lee-Lee Roland descendre en sautillant les marches de son perron. Elle allait entrer en seconde et elle ne ressemblait pas aux autres filles. À seulement quinze ans, elle allumait déjà à peu près tous les garçons, sauf moi. Je la regardais souvent du coin de l'œil, à la fois fasciné et méfiant, quand elle arpentait les couloirs du lycée.

« Salut, Nate ! » m'a-t-elle alors lancé, employant un surnom que je n'utilisais jamais. J'ai levé le menton et dissimulé ma surprise. On ne s'était jamais parlé. J'étais un peu étonné qu'elle sache qui j'étais.

« Tu viens à la fête ?

– Non. »

Comme si je savais de quelle fête elle parlait.

« Mais si, tu viens. Allez, je te kidnappe. »

Elle a passé une main autour de mon bras et j'en ai eu le souffle coupé. De sentir une fille me toucher, même en toute amitié, j'ai failli être pétrifié. Avec le vent tiède de juin, ça m'a aussitôt enivré, comme si j'avais avalé une bouteille entière de vin de messe.

« C'est où ? ai-je demandé en baissant la voix pour paraître détendu.

– Chez Tracy. Willow Street. »

Tout en hochant un peu trop la tête, j'ai reconstitué le puzzle : la maison de Tracy Carson, une autre fille à qui je n'avais jamais adressé la parole. Avec Lee-Lee, on a marché jusqu'au deuxième carrefour et tourné dans Willow Street.

« Je... Je ne suis pas sûr d'être invité, ai-je dit, certain de ne pas l'être.

– Elle s'en fout. De toute façon, c'est trop tard. »

LeeLee s'est retournée et a monté les marches du peron. Quand elle a lâché mon bras, j'ai ressenti à la fois un vrai soulagement et une profonde déception.

Elle a toqué à la porte, par politesse, puis l'a poussée. À l'intérieur, une quinzaine de personnes encerclaient la table de la salle à manger et jouaient à un jeu d'alcool. Ces visages m'étaient familiers. Dans une ville d'environ cinq mille habitants, on finit par rencontrer tout le monde à un moment ou à un autre.

« Regardez qui j'ai trouvé », a annoncé LeeLee. Les autres n'ont pas bronché, et je leur en ai été reconnaissant. Tant qu'on ne me méprisait pas, j'étais à peu près content. Comme n'importe quel garçon de dix-sept ans, j'étais toujours perdu et parfois angoissé, tout en essayant de paraître sûr de moi.

Trois quarts d'heure plus tard, il y avait presque trois fois plus de monde et le volume de la chaîne hi-fi, qui envoyait des classiques du rock, avait doublé. Posté contre un mur, une cannette tiède de Keystone Light à la main, j'observais les jeux auxquels personne ne me demandait de participer. Une fois ma bière buë, j'ai continué à faire comme si la cannette était pleine et à la porter de temps en temps à ma bouche. À notre arrivée, LeeLee avait filé dans la cuisine me rapporter cette bière. Depuis, elle avait disparu en haut avec une meute de filles.

J'hésitais à partir. Personne ne s'en rendrait compte.

Je fixais la porte.

Jusque-là, chaque instant avait été décisif, certes. Et si j'étais resté à l'église quelques minutes de plus et n'avais pas croisé LeeLee ? Ou si j'étais rentré chez moi par un

autre chemin ? Mais quand j'y repense, ce moment-là me semble avoir été le plus crucial, celui où les choses auraient pu véritablement changer. Si j'étais reparti, combien de vies en auraient été changées ?

À la place, j'ai décidé de rester à la fête un peu plus longtemps. Je me suis aventuré dans la cuisine et j'ai sorti une autre cannette du frigo en espérant que personne ne me verrait, ne me hurlerait dessus ou ne me demanderait de payer.

Quand j'ai retrouvé mon poste contre le mur, LeeLee était revenue.

« Ah ! m'a-t-elle lancé. Je me demandais où tu étais passé. »

Je lui ai montré ma bière.

« Finis-la.

– Pourquoi ?

– C'est pourri, ici, a-t-elle dit, sans crainte d'être entendue. On se casse. »

On s'est passé la cannette chacun à son tour jusqu'à ce qu'elle soit vide, puis on est partis. Je me suis imaginé que tout le monde nous regardait nous en aller. Peut-être que j'allais faire jaser – perspective délicieuse pour un type auquel certainement personne au lycée ne pensait jamais.

Sur le trottoir, LeeLee m'a pris la main. Je ne savais pas trop comment réagir et je ne lui ai posé aucune question quand elle m'a mené dans un petit bois, non loin de là, où on s'est assis sur un tronc mort.

« Ça se rafraîchit », a-t-elle dit avant de se blottir contre moi. J'ai passé mon bras autour d'elle.

« Tu n'es pas très bavard. »

Je lui ai répondu par un haussement d'épaules.

« Tu vois ! » a-t-elle fait en me poussant du coude.

Elle a souri.

Et sans autre forme de procès, on s'est embrassés.

Je n'ai pas essayé de l'arrêter quand elle a baissé ma braguette et glissé une main à l'intérieur de mon pantalon. Je n'avais pas les mots. De toute façon, je ne savais pas si j'avais envie qu'elle arrête. Une minute plus tard, elle avait retiré son short et était à califourchon sur moi. Pour tenir bon, j'ai rapidement inversé nos positions et j'ai ralenti. Ç'a prolongé mon effort pendant au moins deux minutes, jusqu'à ce qu'on ait terminé. Après quoi on s'est étendus par terre.

« C'était bon, a-t-elle murmuré quelques instants plus tard.

– Oui », ai-je dit, parce qu'il fallait bien dire quelque chose.

* * *

Cet été-là, je me suis languie de LeeLee tous les jours. Chaque fois que je sortais dans Locksburg, je la cherchais dans les rues. Quand j'ai dû partir trois semaines en retraite religieuse avec mes parents, je composais régulièrement notre numéro de téléphone pour consulter le répondeur, au cas où elle aurait laissé un message. Je n'arrêtais pas de me demander si je devais l'appeler, tantôt persuadé qu'elle refuserait de me parler, tantôt certain qu'elle devait attendre que j'agisse. Puis, un jour d'août, elle est venue frapper à ma porte. En la voyant, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

« Salut.

– Salut. Tu es seul ?

– Oui. Mes parents sont à l'église.

– Il y a quelqu'un d'autre ?

– Non.

– Je peux entrer ? »

J'ai ouvert la porte. Elle est entrée, s'est arrêtée en plein milieu du salon et s'est tournée vers moi.

« Je suis enceinte. »

Des mots secs sont restés coincés dans ma gorge, et pendant ce temps l'angoisse, la terreur et la peur ont tourbillonné dans mon ventre. Aujourd'hui encore, je sens vibrer en moi ces émotions. Elles s'insinuent parfois dans mes rêves et me réveillent par des relents de la panique qui fut la mienne sur le coup.

Quand j'ai enfin pu parler, ç'a été pour poser à LeeLee deux fois chaque question : si elle avait couché avec un autre type (« Non ! Je ne suis pas une traînée – J'étais ivre ! C'est aussi ta faute ! ») et si elle en était sûre (« J'ai demandé à ma cousine de m'acheter deux tests de grossesse. Les deux sont positifs. »).

« Donc qu'est-ce qu'on fait ?

– Ma cousine m'a dit que je pouvais me servir de sa carte d'identité. Elle peut m'emmener à Philadelphie pour avorter.

– Bien. Oui. Bien. OK. »

Je m'accrochais à sa réponse comme à un radeau. On pourrait s'en sortir sans que mes parents soient au courant.

« Mais ça coûte cher, a-t-elle précisé.

– Combien ?

– Ma cousine va devoir prendre deux jours de congé. Et il y a la route jusqu'à Philadelphie. On s'est dit qu'elle pourrait expliquer à ma mère qu'on allait à un concert là-bas, pour justifier la nuit à l'hôtel. Et puis il y a le médecin, qu'il faudra payer. Elle pense qu'il y en aura pour mille dollars. En tout.

– Tu les as ?

– Je dois avoir soixante dollars. C'est pour ça que je suis là. J'y serais déjà allée si j'avais eu le fric. Tu as combien, toi ? »

Le solde de mon compte en banque venait tout juste de franchir le cap des cent dollars.

« Quand est-ce que tu vas à Philadelphie ?

– Le week-end prochain, si j'ai le fric. Sinon, aucune idée.

– Je l'aurai, ai-je promis. Prends rendez-vous. »

* * *

Les jours suivants ont été une torture. Je me couchais à pas d'heure pour essayer de trouver un moyen de réunir mille dollars. Aucun de mes plans n'avait la moindre chance d'aboutir. Le mercredi suivant, j'étais au désespoir. Il ne me restait qu'une seule option, que j'avais pourtant exclue dès le départ : le vol. Les objets religieux n'allaient pas être faciles à refourguer. Mes pensées se sont alors tournées vers la bague de mariage de ma mère.

Elle la gardait dans une petite boîte en bois, sur sa coiffeuse.

J'ai pris l'alliance en me jurant de la lui rendre bientôt, même si je n'avais aucun plan concret pour ce faire. J'ai ensuite emprunté la voiture de mon père et j'ai parcouru les soixante kilomètres jusqu'à Harrisburg, où un prêteur sur gages m'en a proposé trois cents dollars. J'ai aussitôt repris le bijou et je me suis dirigé vers la sortie.

« Attends, m'a-t-il lancé. Tu as besoin de combien ?

– Mille dollars. »

Il a soupiré.

J'ai tendu le bras vers la porte.

« Je peux monter à sept cent cinquante », a-t-il dit.

J'ai fait non de la tête.

« OK, reviens », a-t-il concédé au moment où ma main se posait sur la poignée.

* * *

Une semaine plus tard, LeeLee avait fait l'aller-retour à Philadelphie. Quand je lui ai téléphoné, elle m'a dit : « Oui, c'est fait. »

Trois phrases plus tard, elle concluait : « Ne me rappelle plus, d'accord ? »

* * *

Quelques soirs après, mon père a toqué à la porte de ma chambre.

« Tu es venu dans notre chambre, ces derniers temps ? a-t-il demandé.

– Non, ai-je répondu. Pourquoi ?

– Pour faire le ménage, peut-être ?

– Non.

– Ta mère est très embêtée, elle ne retrouve plus son alliance.

– Est-ce qu'elle a pu la perdre en faisant les courses, ou un truc comme ça ?

– Elle ne la porte jamais, sauf pour les grandes occasions.

– Ah.

– Je l'avais fait estimer pour les assurances. Dix mille dollars. Mais ce n'est pas une question d'argent. C'est

mon père qui me l'a donnée, pour elle. C'était la bague de ma mère.

– Elle a dû la faire tomber quelque part.

– On va quand même l'aider à chercher.

– Tout de suite ?

– Non, c'est trop tard. Demain. Quand il fera jour.

– Promis. »

J'ai voulu me replonger dans le livre que je faisais semblant de lire, mais mon père est resté dans l'embrasure de la porte.

« Tu vas bien ? Parfois, je t'entends faire du bruit, la nuit.

– Je vais bien, oui.

– Tu peux tout me dire, tu sais. Je ne te jugerai jamais.

– Oui, oui, je sais bien. »

Il s'est retourné pour partir, s'est arrêté et a fait demi-tour.

« Nathan. Tu n'as vraiment pas vu la bague ? »

Je savais ce qu'il lui en coûtait de me poser cette question. Il ne parlait jamais quand un geste ou un son suffisait. Dans ces mots-là, il y avait une exigence de confiance, et de vérité. Les idéaux qui guidaient sa vie et qu'il m'encourageait à honorer aussi.

« Non. »

Au petit matin, j'ai passé toute la maison au peigne fin avec ma mère – à vider le sac de l'aspirateur, à regarder entre les coussins des canapés. Elle avait perdu le bas de sa jambe dans un accident de voiture à l'âge de douze ans et sa prothèse la faisait boiter, si bien que c'est moi qui grimpais sur les chaises pour inspecter les étagères.

Je faisais semblant de chercher sérieusement, alors que j'avais les larmes aux yeux.

* * *

Le lendemain, ma mère a glissé puis est tombée dans l'escalier de la cave, se brisant les deux hanches et se fracturant le crâne sur le sol en ciment. Nous avons supposé que, toujours à la recherche de sa bague, elle avait voulu descendre au sous-sol pour la retrouver.

Elle est morte deux jours après sa chute.

* * *

Certaines personnes fuient leur honte. D'autres, comme moi, s'en rapprochent, tentent de l'étouffer.

Après le lycée, je suis resté ici pour être auprès de mon père, qui ne se remettait pas de la mort de ma mère. Je vivais avec lui, j'entretenais la maison et je faisais de mon mieux pour le rendre heureux, sans jamais rien lui avouer. J'en suis venu à me haïr, et à haïr ce que j'avais fait pour de l'argent.

J'ai trouvé du boulot dans une usine d'assemblage et j'ai vécu les quelques années suivantes à la manière d'un somnambule. Je ne fréquentais aucune fille, encore sous le choc de ce qui s'était passé. Puis mon père a eu une attaque, et je me suis occupé de lui quelques années, jusqu'à ce qu'un matin, entrant dans sa chambre, je découvre qu'il était mort pendant la nuit. J'ai pleuré, mais certaines de mes larmes étaient des larmes de soulagement : je n'aurais plus à lui cacher mon horrible secret.

Un mois plus tard, alors que j'étais de l'équipe du soir, je me suis entaillé le haut du bras avec un morceau de tôle ébréchée et j'ai dû aller à l'hôpital de Locksburg, où un tout jeune médecin m'a fait quinze points de suture.

« Vous n'avez pas grimacé une seule fois », m'a dit avec un grand sourire l'infirmière, Paula, une fois le médecin parti.

Ç'a été le coup de foudre : elle était grande, seulement six centimètres de moins que mon mètre quatre-vingt-deux, elle avait des cheveux bruns coupés court et des yeux noisette intenses. Tout ça aurait pu lui donner un air sévère. Pourtant, dès ses premiers mots, elle a réchauffé l'atmosphère de cette chambre d'hôpital blanche et stérile. La voir sourire, ç'a été pour moi une récompense aussi sincère qu'attendrissante, qui m'a immédiatement incité à lui sourire en retour.

Un an et demi plus tard, elle devenait ma femme.

Avec Paula, on s'est installés à Locksburg pour attaquer la rénovation d'une maison vacante depuis des années, après avoir appartenu à un patron du charbon. Les six chambres seraient bientôt peuplées d'enfants joyeux, du moins le croyait-on, et on a peint les murs de couleurs vives qui correspondraient forcément à leur humeur. Même si je ne m'étais jamais échappé de cette ville, j'y trouverais mon bonheur, avec ma famille, j'élèverais mes fils et mes filles, qui s'en iraient aux quatre coins du monde, puis me raconteraient leurs aventures, tandis que leurs propres enfants courraient dans toute la maison.

Paula et moi avons mis quatre ans pour retaper la maison. Mais nous n'étions toujours que deux.

Rien ne pressait. Elle comme moi venions tout juste d'avoir trente ans.

On était encore jeunes.

* * *

Paula a fêté ses quarante-deux ans la semaine dernière. Pour son anniversaire, on est allés à Harrisburg, à une heure et demie en voiture, assister à une représentation des *Misérables*. Paula est une sacrée infirmière, professionnelle et sérieuse. Pourtant, elle a une fibre sentimentale pas si secrète que ça, et elle a épuisé un paquet de mouchoirs pendant le spectacle, avant de s'attaquer à sa manche. Ça m'a fait sourire. À un moment, tout de même, je nous ai sentis tous les deux nous raidir, ou du moins je l'ai imaginé, quand le personnage principal a chanté une réplique sur le fait de ne pas avoir d'enfants. En entendant ça, je me suis immobilisé sur mon siège. J'espérais simplement que ça passerait vite, un peu comme quand on regarde la télévision et qu'on voit une sitcom où les parents se plaignent de leurs rejetons, ou qu'on croise la vitrine d'un magasin de vêtements pour enfants, ou qu'on passe en voiture devant une publicité géante sur laquelle un bambin tout mignon tient sa mère par la main.

Quand vous n'avez pas d'enfants, tout est fait pour vous le rappeler, surtout dans une petite ville. C'est peut-être différent ailleurs, mais par ici on valorise les grandes familles, et les couples sans enfants passent pour bizarres. Même notre maison, où nos enfants tant attendus ne sont jamais arrivés, semble désormais nous narguer avec ses chambres vides. D'un autre côté, déménager, ce serait admettre notre défaite, et ça ferait presque aussi mal que l'échec lui-même.

Une fois, seulement, Paula m'a demandé dans quelle mesure j'étais déçu de ne pas avoir eu d'enfants. Une fois, seulement, je lui ai menti. Le jour où, après m'avoir posé la question, elle s'est effondrée et s'est attribué la faute de tous nos problèmes. Je lui ai dit : « Pour moi ce n'est pas la fin du monde. Vraiment. »

Il y a un ou deux ans, Paula et moi, on a conclu un accord tacite. On a commencé à se surcharger de travail : elle à l'hôpital, moi à l'usine. Je me suis mis à aller pêcher plus souvent. J'ai intégré le corps des pompiers volontaires. Ça m'a fait prendre dix kilos, à cause de toutes les bières que je buvais avec l'équipe chaque fois qu'on rentrait d'intervention, et j'en suis venu à ressembler à la quasi-totalité des hommes de mon âge dans cette ville : un ventre, caché sous une chemise canadienne, qui menaçait dans quelques années de pendre par-dessus la ceinture en cuir d'un jean élimé, et un crâne, de plus en plus chauve, recouvert d'une casquette de base-ball usée. Trop souvent, je me regardais dans le miroir et je pensais : *Et voilà, Nathan. Tu es devenu le type que tu t'étais promis de ne jamais être.* Assez vite, j'ai commencé à fuir mon reflet.

Pendant près de quinze ans, Paula et moi avons espéré avoir un enfant, suivi tous les conseils, lu d'innombrables articles, consulté spécialiste après spécialiste. Sans nous l'admettre l'un à l'autre, nous avons renoncé au rêve que tant d'autres réalisaient si facilement.

Si nous ne pouvions pas affronter ça, au moins nous pouvions trouver d'autres choses pour occuper notre temps.

* * *

Je revenais de Laurel Lake un après-midi quand mon portable a sonné – les trois petites notes qui annonçaient un message de la caserne des pompiers. J’ai été surpris par le son. Je venais tout juste de quitter les terrains de chasse de l’État, où ça captait mal.

« Incendie de cabane à la borne 16 sur Michaux Road. Camion-citerne et ambulance en route. Je répète : borne 16 sur Michaux Road. »

Comme je me trouvais déjà sur Michaux Road, et à la borne 18, je ne me suis pas embêté à allumer le gyrophare. Au moins j’allais pouvoir me sentir un peu utile ce jour-là. Ma séance de pêche à Laurel Lake n’avait rien donné et je m’étais retrouvé assis sur mon *Jon boat*, les yeux dans le vide, perdant mon temps et pas pressé de rentrer à la maison. Quelqu’un avait mis à l’eau un bateau. Un type qui avait à peu près mon âge, accompagné d’un gamin de douze ou treize ans. Le petit avait lâché un rire joyeux en quittant la rive. J’ai beau éviter de penser aux enfants, cette fois-ci je n’avais pas pu. Les garçons de cet âge sont tout à la fois : espiègles, curieux et affectueux – avant que le monde leur enseigne à ne pas l’être. J’avais souri et levé le bras pour les saluer. Tout à leur bonheur, ils ne m’avaient même pas vu. Alors j’avais baissé la main et je m’étais remis à pêcher, seul.

Je suis arrivé à un virage, lentement. Le bateau était sur mon pick-up, le nez par-dessus le hayon. Qu’il glisse sur la route était bien la dernière chose dont j’avais besoin. Juste après le virage, j’ai aperçu un nuage de fumée.

La maison en question était une cahute de plain-pied devant laquelle j’étais passé cent fois, et pourtant je crois que je ne l’avais jamais remarquée, ou alors j’avais dû

penser qu'elle était abandonnée. Elle se trouvait à cinquante mètres de la route, sans autre accès que deux ornières sur lesquelles les voitures devaient rouler. Une vieille Chevrolet verte était garée devant.

Dans le coin, la plupart des maisons encore debout étaient à l'abandon ou servaient de cabanes de chasse. De temps en temps, les lycéens de la ville venaient y faire la fête. Deux ans plus tôt, ils en avaient incendié une, volontairement ou non. Elle avait été réduite en cendres, et celle-là n'allait pas tarder à connaître le même destin si le camion-citerne n'arrivait pas dans les cinq prochaines minutes. Les rideaux avaient pris feu dans la pièce la plus éloignée de la porte d'entrée et de la fumée s'échappait par un trou dans le toit.

L'idée qu'un adolescent puisse se trouver là-dedans m'a à la fois exaspéré et stimulé. Peut-être qu'un de ces crétins criblés d'acné était en train de comater dans une chambre, ivre mort. Bien que pénétrer seul dans un bâtiment en flammes soit interdit par le règlement des pompiers, j'ai décidé que ça valait le coup, surtout que le feu se cantonnait à l'arrière de la maison. J'avais le temps de me ruer à l'intérieur et de repérer les lieux.

Devant la porte d'entrée, j'ai touché la poignée, je l'ai actionnée et j'ai poussé. La pièce était éclairée par une lampe sur une table. Ça m'a étonné. Il devait bien y avoir un générateur à essence quelque part. J'ai refermé derrière moi pour empêcher les courants d'air d'entrer et d'attiser les flammes.

« Y a le feu ! Y a le feu ! ai-je crié, assez fort pour réveiller d'éventuels dormeurs. Y a quelqu'un ? Vous avez besoin d'aide ? »

Une vitre s'est brisée au fond de la maison. Derrière le bruit, j'ai cru entendre autre chose. Je me suis un

peu plus avancé. Tant que la porte restait en vue, je pourrais ressortir en trombe si ça brûlait trop fort et trop vite.

« La maison va s'écrouler ! Sortez tout de suite ! » Il y avait quinze centimètres de fumée qui rampaient le long du plafond. Si le propriétaire de la voiture se trouvait là-dedans, inconscient, il serait vite carbonisé.

« Y a quelqu'un ? Y a quelqu'un ? »

Il y avait une porte dans la pièce, qui ouvrait sans doute sur une chambre à coucher. J'ai touché la poignée. Froide. Je l'ai tournée. De l'autre côté, j'ai découvert un matelas au sol, cerné par des bouteilles de bière et d'autres cochonneries.

Un sac-poubelle vert de type industriel traînait sur le matelas. À en juger par la bosse qui le bombait, son contenu était lourd. Je me suis approché et je l'ai ouvert.

Quand j'ai vu la première liasse de billets, j'ai failli éclater de rire, tellement c'était ridicule. Je l'ai écartée. Au-dessous, des dizaines et des dizaines d'autres. Des billets de vingt dollars tout neufs, par paquets de cinq centimètres. Des billets de cinquante. De cent. En plongeant la main à l'intérieur, j'en ai palpé encore plein d'autres.

Ma première pensée, absurde : les gars de la caserne me faisaient une blague. Il y avait peut-être une caméra cachée quelque part dans la chambre. J'ai éliminé cette piste dès que la fumée m'a fait tousser. La baraque allait vite se transformer en piège mortel.

Je n'ai pas réfléchi. J'ai agi. J'ai soulevé le sac. Il pesait une vingtaine de kilos. Je l'ai hissé par-dessus mon épaule et je me suis précipité hors de la chambre.

J'ai traversé la pièce principale et j'ai couru vers la porte.

Quelqu'un a poussé un cri de terreur : moitié mots, moitié lamentation.

En me retournant, j'ai vu un type courir dans le couloir, les bras tendus vers moi.

Il était en feu.